

## ACTIONS DE GRÂCE ET DE REPENTANCE POUR LA CRÉATION

Une réflexion théologique de Jean-Paul Sorg

Comment éveiller en nous le sens de la création ? Le sens : le sentiment et l'idée que la terre et les cieux sont effectivement une création, et nous avec. Nous, les humains qui parlons, nous sommes « aussi » des créations ou des créatures. De Dieu ? N'allons pas trop vite. C'était une évidence que nous apprenions tranquillement, docilement. Elle était portée par la religion, qui la transmettait de toute son autorité. Ce n'est plus le cas.

### **Merci Dieu**

Mettons-nous dans l'esprit de ceux (ils sont devenus légion) qui ne veulent absolument pas entendre parler de Dieu et pour lesquels la notion d'un Dieu créateur – du ciel et de la terre – n'a aucun sens. Enfin, ils s'en passent et ne semblent pas s'en porter plus mal. Toutefois, ils devraient bien reconnaître, par le seul raisonnement, que tout ce qui existe de « naturel », et qui n'est pas le résultat de l'industrie humaine, est une réalité originelle, qui nous contient et nous dépasse infiniment. À cette réalité dont nous provenons, à laquelle nous devons d'être, nous ne savons ni comment ni pourquoi, n'est-il pas juste de rendre grâce ? De dire un merci, comme nous disons merci, conduite humaine élémentaire, à qui nous a gratifiés d'un don quelconque, ne serait-ce que d'un sourire ou d'un bonjour. Nous répondons, nous rendons la pareille. Ainsi, dans toutes les civilisations, se comportent les hommes. Qui manque à ces « devoirs » élémentaires, devenus des réflexes, des habitudes, apparaît comme un barbare, un malotru, un grossier personnage ! Il ne sait pas vivre ! Il n'est pas des nôtres ! Qui manque de rendre grâce pour les bienfaits qu'il a reçus, qu'il continue de recevoir, mais il ne s'en rend plus compte, est exactement un ingrat. L'homme areligieux, volontairement ou par une sorte de distraction ou par mauvaise humeur, est un être ingrat, qui oublie d'où il vient !

Pourquoi des religions, phénomène humain universel ? Les religions, toutes, ont été inventées ici et là dans l'histoire de l'humanité pour que régulièrement, rituellement, soient chantées des louanges, prononcé un « oui, merci ». Merci qui ? Merci Seigneur. Merci Père. Entendons dans cette adresse une parole simplement humaine, naïve, si vous voulez, imitée des rapports sociaux, mais qu'est-ce que vous proposez de mieux à la place ? Avez-vous vraiment une meilleure formule ? Je dis Dieu. C'est une façon de dire, ce n'est qu'une manière humaine de parler, mais je n'en connais pas d'autre, et à y réfléchir sérieusement elle me paraît irremplaçable. Ou c'est le silence !

Dieu, certes, ne saurait être clairement conçu comme un être à part de sa création, détaché d'elle, comme un artiste l'est de l'œuvre qu'il a achevée et qui maintenant existe comme une chose, une réalité, en dehors de lui. Dieu est la création, il en est le fondement et la consistance, l'actualité et la puissance. La création ne s'est pas arrêtée un beau jour – le sixième jour ! – dans un passé immémorial ; elle n'est pas derrière nous comme un commencement, elle est une genèse continue dont notre présent, toute notre humanité même, n'est qu'un moment et qu'un aspect.

(La création n'est pas statique (une sphère immobile), elle est transformation, évolution, forcément, et l'évolution est créatrice. L'humanité : un produit de l'évolution. Elle n'est pas surajoutée à la création, n'en est pas un ectoplasme. Elle en est une figure ? On peut dire cela. Une figure passagère, comme toute figure, toute image. Parmi une infinité d'autres, existantes, et une infinité d'autres possibles. Appelons Dieu ces infinies infinités ! Appelons Dieu l'Éternel.)

### **Attention, diable !**

Les hommes « modernes », au stade de l'évolution où les voici parvenus, vivent dans un milieu en grande partie technique, une technosphère, une bulle artificielle qui ne cesse de gonfler. Ils ont grandi et ils habitent avec toutes sortes d'appareils ingénieux, dont ils ne sauraient plus se priver et qui les passionnent. Ils s'émerveillent bien davantage des nouveaux produits de la technique et de certaines prouesses sensationnelles obtenues par les machines qu'ils ne s'émerveillent de la nature. Aussi la valeur de la technique, qui en un sens est leur propre création, leur « industrie », occulte-t-elle pour eux la valeur de la nature, qu'ils peuvent néanmoins aimer et admirer durant leurs loisirs et en passant, mais ils ne la perçoivent plus comme une réalité originelle, une création première, ou ils n'y pensent pas, ils ne le sentent pas. Les lumières (les écrans) de la technique les éblouissent et leur font tout simplement oublier ou ignorer ce qu'est la nature. La superficielle culture technologique et en même temps marchande que les ados, les enfants déjà, absorbent spontanément, en dehors de l'école, sans soutien, plutôt à la barbe des professeurs et des parents, contrecarre (ringardise) l'autre, l'ancienne, la culture humaniste, ainsi que la culture religieuse.

L'esprit de la technique, pourrait-on dire aussi, chasse l'esprit religieux, ne lui laisse pas la place – et le temps – nécessaires pour s'éveiller, réfléchir, prendre forme. Sans être pour autant du diable, la technique moderne qui tend à la globalité, à devenir « un englobant total » (comme disait Jacques Ellul), se met en travers des religions, de toutes les traditions et de toute piété.

N'est-ce pas ce que nous, les anciens, qui avons été élevés sans discussion au lait de la religion et des humanités classiques, constatons autour de nous et « chez les jeunes » en particulier ? Et c'est ce qui nous angoisse, nous donne ce sentiment que l'humanité entière dans relativement peu de temps se trouvera face à des problèmes énormes, devenus ingérables et peut-être insolubles de façon satisfaisante : conséquences du réchauffement climatique et de l'épuisement des ressources naturelles, épuisement de la Création même, non dans le ciel, évidemment, non dans les milliards de galaxies, mais « chez nous », à la maison, sur la planète Terre.

### **Actions de grâce pour les récoltes**

Une conscience écologique a commencé à se manifester dans nos sociétés industrielles il y a une trentaine d'années, elle a subi des éclipses, elle se réveille maintenant devant des périls de plus en plus lourds et mesurés avec de plus en plus de précision ; elle pénètre lentement les églises chrétiennes. Un « *temps pour la création* » s'est introduit dans le calendrier liturgique et est célébré avec plus ou moins de visibilité (de conviction ?) depuis dix ans. Étendu cette année entre le 1<sup>er</sup> septembre et le 15 octobre, il ne devrait pas supplanter, mais englober et revivifier la fête plus ancienne, traditionnelle, d'actions de grâce pour les récoltes, dont la date est généralement fixée au dernier dimanche de septembre. Avant le culte, des mains généreuses auront déposé autour de l'autel des fruits et des fleurs, qui symbolisent la fécondité de la nature, la force et la diversité de la vie. Ces offrandes reproduisent, sur un mode inoffensif, quelque chose de la pratique qui pouvait être sanglante jadis des sacrifices dont la communauté pensait que Dieu (la divinité protectrice) les réclamait, en échange des bienfaits qu'il avait prodigués. Au cours de la célébration, le prêtre et la communauté, par les paroles et les chants, louent le Dieu tout puissant et bon ; ils lui rendent grâce expressément pour les récoltes de l'année qu'il a favorisées. Sont-elles particulièrement médiocres, la grêle ou la sécheresse ou des parasites les ont-elles gâtées, les hommes le remercient néanmoins, avec une ferveur égale, car cela aurait pu être pire, car il pourrait vouloir que rien ne pousse, car il est la source de toute vie, en lui « est la fontaine de la vie ».

Quand cette fête des récoltes a-t-elle été instituée dans la liturgie de nos églises ? Des historiens pourraient nous le dire. Il est clair qu'elle a un côté archaïque et qu'elle est une reprise (une récupération) d'antiques et même primitives cérémonies païennes, qu'elle a été greffée sur un vieux tronc enraciné dans un paganisme agricole millénaire. Un exemple : dans nos campagnes alsaciennes comme dans bien d'autres régions, le rituel du *Glückhampfele*, la touffe ou « gerbe du bonheur », la première que l'on fauchait ou la dernière, selon, et que l'on soustrayait à la récolte, c'est-à-dire à la consommation ; on la

conservait en un lieu consacré jusqu'à l'année suivante ou encore, la moisson terminée, on la jetait dans le champ en offrande au génie de la végétation.

C'est bien au fond la création, comme puissance de vie et origine, cause première, que l'on célèbre dans la fête des récoltes, mais on ne procède pas de face, théologiquement, en la nommant et en en pensant le concept (comme il est exposé dans les premiers versets de la *Genèse*) ; on la célèbre de biais en quelque sorte, dans l'un de ses aspects essentiels : la végétation qui se renouvelle et croît, le phénomène de la vie, végétale et animale, qui se multiplie, élément de notre subsistance, condition donc de notre propre existence. Le fait de la création, si l'on peut dire, sa donnée (interprétée comme un don), plus abstraitement l'être même (l'être de l'être, le fait qu'il y a de l'existant plutôt que le néant !), est particulièrement sensible dans le travail de la terre, de culture de la terre, fécondation et soins ; elle est donc d'abord pour le paysan, cette fête, elle a immédiate plénitude de sens pour lui, mais le citadin doit pouvoir la comprendre également, par sympathie, par imagination, parce que l'image archétypale du paysan est imprimée dans la mémoire commune.

### Jadis

Schweitzer a prêché quatre fois à ce qu'on peut savoir sur le thème des récoltes. Le recueil de 334 de ses sermons (*Predigten 1898-1948*) contient quatre prédications qui furent prononcées un dimanche de fête des récoltes et d'actions de grâce (*Ernte- und Dankfest*). À l'époque en Alsace (1<sup>ère</sup> décennie du XX<sup>e</sup> siècle), ce dimanche n'était pas fixé fin septembre ou début octobre, mais fin novembre ; il précédait les quatre dimanches de l'avent, préparation et attente d'un temps nouveau, et il clôturait en quelque sorte une année de labeur agricole. On allait entrer dans le long repos de l'hiver et c'était le moment de tirer un bilan, de regarder en arrière le travail accompli depuis les premières semailles jusqu'aux diverses récoltes, bonnes ou mauvaises, dont le cultivateur sait qu'elles ne dépendent pas seulement de la qualité de son labeur, de ses labours, mais du temps, de l'air, de l'eau, de ces imprévisibles éléments qui découlent, on va l'exprimer ainsi, de la volonté de Dieu. N'étant pas de la volonté des hommes, de quelle autre volonté peuvent-ils donc être ? Comment représenter autrement, d'une seule idée simple, les aléas, les hasards des éléments et des forces du ciel ?

Chaque fois dans ces quatre sermons, et à les lire l'un après l'autre c'en est presque comique, Schweitzer commence par dire à ses paroissiens de l'église Saint-Nicolas de Strasbourg, des citadins donc, que cette fête des récoltes ne leur parle peut-être pas beaucoup ; il craint qu'ils aient du mal à en saisir le sens profond, qu'ils n'y soient pas spontanément réceptifs comme le seraient des villageois, des campagnards. Ah ! en ce jour, leur pasteur aimerait mieux prêcher dans une église de village.

« En ville aujourd'hui, la fête des récoltes a quelque chose de faux ; on a du mal à y entrer. Il nous semble que pour nous une telle fête n'a pas grand sens, puisque nous ne récoltons rien, ne possédant ni champ ni pré ni jardin, pas même un arbre fruitier ; la nourriture dont nous avons besoin, nous l'achetons au poids et empaqueté, dans des magasins ou sur les marchés, et nous ne pouvons donc ressentir la même joie naturelle que des villageois qui en ce même jour, répondant à l'appel des cloches, se rassemblent en foule dans leur maison de Dieu. Pour eux, la célébration de cette fête est vraiment et directement une action de grâces. »<sup>1</sup>

Schweitzer au début du siècle dernier vivait dans une société à large base rurale. Plus du tiers de la population en Alsace vivait directement de l'agriculture. Les terres étaient morcelées. 100 000 exploitations, dont les plus petites tenaient avec moins de 2 hectares, sur une population globale d'un peu plus d'un million. D'après un recensement de 1910, 48 % de la population habitait la campagne, dans des villages et des bourgs de moins de 2000 âmes. Et aujourd'hui ? Combien d'exploitants agricoles ? Tout le monde sait que la différence entre gens de la campagne et gens des villes, que Schweitzer percevait comme une opposition presque existentielle, en tout cas profondément culturelle et spirituelle, s'estompe depuis plusieurs décennies, qu'il n'y a plus guère, sauf à la marge, de mentalité ou de sensibilité authentiquement paysanne, que les agriculteurs se considèrent et se comportent comme des entrepreneurs modernes. Les références de Schweitzer à un monde paysan proche de la nature et par là sensible au mystère de la vie comme à un phénomène de la création nous paraissent maintenant naïves, dépassées en effet ; elles ont un charme historique.

Un exploitant spécialisé dans la culture du maïs – un maïsiculteur ! - qui a investi en machines et matériel d'irrigation, qui expérimente de nouvelles semences soigneusement (scientifiquement) sélectionnées, éprouvera au moment de la récolte les sentiments de réussite et de satisfaction personnelle d'un industriel ; son gain lui apparaît comme le résultat logique, rationnel, de son travail, de ses choix et de son adaptation au marché mondial. Comment songerait-il à rendre grâce à la terre féconde (elle n'est féconde que parce qu'il y a répandu les engrais nécessaires), à la nature généreuse et au bout à Dieu le créateur ? Il est, lui, un créateur, on dit un « producteur », c'est pareil, de richesses, de biens utiles à la collectivité. Il en conçoit une légitime fierté. S'il faut montrer de la reconnaissance, il remerciera plutôt la science, le progrès – le dieu progrès ! –, les banques, la conjoncture. En fin de compte, pas de hasard, nulle grâce, il estime mériter ce qu'il gagne et si une année il gagne mal il aura

---

<sup>1</sup> Sermon du 22 novembre 1903, prononcé en l'église Saint-Nicolas de Strasbourg.

des raisons de se révolter contre un système économique, une bureaucratie (bruxelloise ?!), qui se met à le spolier ! Dans ses pensées, ses sentiments, tels qu'ils naissent, il n'y a aucune place naturelle pour Dieu. S'il est croyant, c'est par ailleurs, par adhérence à une tradition, non par le saisissement devant le mystère de la vie, non par l'humilité d'une créature qui se sait finie et dépendante.

### **De nos jours**

Dans les conditions où nous vivons aujourd'hui, dans ce monde d'artefacts, ce « système technicien » (Jacques Ellul), avec tous les problèmes que nous avons à affronter, comment retrouver un sens de la nature qui soit sens de la création et évidence de notre finitude ? C'est un défi culturel immense et il n'est pas écrit que nous allons le gagner. C'est la question d'une nouvelle éducation de l'humanité : double éducation, écologique et religieuse. (L'idée d'associer les deux et que l'une ne pourra pas vraiment aboutir sans l'autre, que l'une sera incomplète sans alliance avec l'autre, ne paraîtra pas aller de soi et sera sans doute reçue avec scepticisme des deux côtés...)

Éducation écologique : information rigoureuse sur l'état de la planète, perspectives restantes, possibilités de développement et impossibilités, physiques, matérielles. (Impossibilité d'une expansion mondiale de la civilisation de l'automobile, qu'elle roule à l'essence ou au biocarburant.) (Nécessaire réduction drastique du trafic aérien d'ici deux, trois décennies. Conséquences sociales.)

Sensibilisation au mystère de la vie, par les sciences naturelles. Connaissance des mécanismes du vivant, de sa « logique », de ses contingences. (C'est par un enchaînement de hasards et par des accidents totalement imprévisibles, qui ne sauraient résulter d'aucune volonté, que les vivants sur cette planète sont comme ils sont et à tel stade de développement.) Pas d'autre finalité apparente à tous les mouvements, à toutes les actions, que la conservation de soi et la reproduction de l'espèce. Les faits montrent une biosphère en permanente diversification et croissance, en « création continuelle », mais sans plan et sans créateur. Le créationnisme, qui se fonde sur des textes de la Bible, et la conception du « Dessein intelligent » (*Intelligent design*), qui se présente comme une théorie supérieure à celle de l'évolutionnisme darwinien, non seulement ne tiennent pas la route d'un point de vue scientifique, en ce qu'ils ne respectent pas les faits observés et répertoriés par les chercheurs depuis deux siècles, mais de plus ils sont faux théologiquement. À qui ne renie pas sa raison, sa capacité de raisonner et de spéculer, ils apparaissent d'une incroyable pauvreté d'esprit. Quelle piètre idée de Dieu leur correspond, irréfléchie, naïvement anthropomorphique ! L'idée d'un Dieu artisan qui aurait créé une terre plate et l'aurait peuplée

d'espèces il y a quelques milliers d'années à peine ! On ne peut discuter des mythes ou de l'imagination – ni d'une révélation, si révélation il y avait !

Par les progrès du savoir et la fabrication d'instruments d'observation de plus en plus puissants, l'humanité a découvert un univers dont les dimensions, les vitesses et la complexité n'ont rien de commensurable à la représentation que pouvaient se faire du monde les hommes qui ont écrit les textes fondamentaux des religions. Rien de plus banal que ce constat. On s'étonnera seulement que toutes les conséquences n'en aient pas encore été unanimement tirées sur le plan théologique, en particulier pour ce qui est des idées de création et de créateur.

Honnêtement conduites, les sciences concluent toutes en reconnaissant les limites intrinsèques du savoir acquis ainsi qu'en pronostiquant celles du savoir de demain. Plus on en sait et plus grand, plus profond, abyssal, le mystère qui « demeure » (Jacques Monod). C'est sur la claire conscience de notre irréductible ignorance que pourra se fonder non pas exactement une foi, porteuse d'une espérance à vue d'homme (pour le destin de l'humanité), mais une pensée authentiquement religieuse qui commande le respect de... la vie, le respect de ce qui est (là, donné), un sentiment mêlé de vénération et de crainte, de stupeur et d'émerveillement « devant » la création dont nous sommes, mais dont notre conscience et la faculté de parler nous distinguent (nous faisant exister sur le mode d'une monade réfléchissante ou d'un être pour soi).

Attribuer la création à un créateur, la faire résulter de sa puissance et de sa volonté est une opération de notre imagination dont nous devons voir la naïve tournure humaine et l'insuffisance. Nous supposons naturellement, sur la base de notre expérience, un horloger à l'origine d'une horloge, mais ce n'est pas penser sérieusement que de supposer de même un créateur à l'origine et comme à l'arrière de la création de l'univers. Mettons donc le créateur entre parenthèses, suspendons-en l'idée. Nous ne perdrons rien d'essentiel. Il suffit que soit pensé notre rapport à la création comme telle, comme elle nous apparaît sur la terre et dans les cieux. Réfléchir ce rapport, ce « lien », y faire penser régulièrement lors de cérémonies, dans les cultes, par des prédications et des chants de grâce, c'est le rôle, c'est la fonction vitale des religions, ce pourquoi elles ont été... créées et instituées, plantées dans les sociétés pour les faire tenir en respect, les retenir de piller, de détruire, de tuer insatiablement, selon leur seul appétit de puissance.

### **Salut ou sauvegarde ?**

Toutes les religions tournent l'attention des hommes vers une origine, une cause première, *ein Urgrund* ou un « Englobant » (selon Jaspers), et devant le mystère de la création ou l'inexplicable de l'être elles apprennent l'humilité et l'adoration. Les fidèles se prosternent, s'abaissent, se mettent à genoux, joignent

les mains, parfois se jettent sur le sol et le baisent. Ils ont des gestes et des paroles rituelles pour rendre grâce et d'autres pour se repentir d'avoir péché. Tels sont les comportements religieux essentiels qu'à travers toutes sortes de variantes culturelles on retrouve partout, dans toutes les religions du monde. Leur sens est inaliénable, il marque l'humanité même de l'homme dans la situation qui est la sienne sur terre.

La pensée de la création ou de notre rapport à l'être donné suffit donc « théoriquement » à fonder *un ethos religieux*, dont l'histoire montre la quasi universalité. Cependant, les religions que nous connaissons ne se limitent pas à cela ; elles ne sont pas seulement tournées en arrière, dans la direction du passé, vers une création conçue comme un commencement *ex nihilo*, symbolisée par un point alpha ; elles projettent encore l'humanité vers une fin, « la fin des temps », un point oméga, elles promettent le salut ou le jugement suprême, un paradis, un royaume des cieux, « un ciel nouveau et une terre nouvelle ». Belles promesses eschatologiques. Mais qu'en est-il réellement, en la situation où nous nous trouvons ? Nous sommes mis en demeure de sauver la vieille terre, nous avons la responsabilité morale et politique de garantir aux générations qui viennent (demain, dans vingt ans, dans cinquante ans) un avenir viable. Le salut se borne à sauvegarder un état de la création – et il est déjà problématique ! Nous ne pouvons plus pour l'heure nous payer de promesses, de gloires futures, et rêver d'une « nouvelle Jérusalem », sous les espèces d'une cité de luxe, « d'or pur et aux murailles de jaspe » (*Apocalypse* 21).

Le pôle eschatologique des religions, du christianisme en particulier, s'est effondré. Avec lui, la foi comme espérance, comme attente du salut et certitude qu'il se produira : Dieu ne saurait nous tromper ; Godot viendra ; le royaume des cieux s'ouvrira. Si maintenant cette foi n'est plus soutenable, n'est plus « crédible », et, avec elle, l'espérance même, est-ce donc la mort de la religion et la fin de toute piété ? Non, restent le pôle *Genèse*, l'« entête », la méditation sur la création (ou, plus philosophiquement, sur l'être, « le fait de l'être », la grâce de l'être), et comme *ethos*, comme éthique, plus franchement dit, comme éthique religieuse, la fidélité à la création. La fidélité, le respect de.

Pourquoi « fidèle » ? C'est le sentiment, approfondi par la réflexion et l'étude, de la dette infinie que nous avons envers la puissance « supérieure » qui fait qu'il y a de l'être, qu'il y a un univers et que nous sommes là !

Vivre sans foi ni espérance ? Mais est-ce humainement possible ? Religieusement ? Le mot espérance est intransitif. La notion d'espérance a tout au plus pour objet le ciel, un objet général, impossible à déterminer concrètement. Autre est la grammaire du mot espoir. J'ai espoir en ceci ou cela que j'entreprends. J'espère réussir, j'espère convaincre ! J'espère parce que



j'agis. (*Ich hoffe, weil ich handle.*) Sans espérance ne signifie donc pas sans espoir, n'implique pas un état de désespoir qui serait contraire à la pulsion de vie et se solderait logiquement par le choix de mourir. Tant qu'il y a de la vie, il y a de... l'espoir, oui, bon, mais pas nécessairement l'espérance !

Je signe des pétitions, je manifeste. J'espère que nos revendications seront entendues. J'espère que ce qui reste de la forêt amazonienne sera préservé. J'espère que l'espèce baleine sera sauvée. J'espère que les gouvernements des pays les plus riches de la planète prendront des mesures efficaces pour enrayer le réchauffement climatique. Etc. etc.

L'écologie ne fait pas une religion, elle est un savoir sur l'état physique de la planète et elle informe sur les dangers que les bouleversements ou les dégradations de l'environnement font courir à telle ou telle espèce concernée, en particulier à l'espèce humaine. L'écologie politique est la seule idée nouvelle depuis 1969. Cependant, les acteurs politiques « en poste de responsabilité » ne peuvent exiger et obtenir beaucoup plus que les opinions publiques ne consentent à donner, c'est-à-dire en l'occurrence à sacrifier. Les hommes, comme vous et moi, ne seront disposés à changer leurs mœurs, à économiser, à se retenir d'exploiter et de piller – ou d'acheter des choses qui proviennent d'un pillage – que s'ils sont pénétrés d'un sentiment de respect et de pitié envers la création. Éveiller ce sentiment, le cultiver et le fortifier par la pensée relève d'une œcuménique éducation religieuse de l'humanité.

Jean-Paul Sorg – Buhl ,14/09/07